

Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

La carrière de l'abbé Groulx

Olivier Maurault

Volume 17, numéro 1, 1938

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300174ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300174ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maurault, O. (1938). La carrière de l'abbé Groulx. *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada*, 17(1), 97–102. <https://doi.org/10.7202/300174ar>

LA CARRIERE DE L'ABBE GROULX

Par Mgr OLIVIER MAURALT

Le plaisir que je me promettais de la séance de ce soir a été en partie gâté par le contre-temps que vous savez : M. Lionel Groulx, que je devais vous présenter a dû, sur l'ordre de la Faculté, fuir l'énergic fracas de la ville et se retirer pour quelques semaines dans la solitude. Dans sa petite maison, au bord des chenaux de la baie de Vaudreuil, il pense à nous, sans doute, en ce moment, il pense à moi surtout qui suis appelé à le remplacer, et il sourit avec malice.

Remplacer l'abbé Groulx : ce n'est pas une petite affaire. J'ai d'abord songé à me procurer la conférence qu'il devait vous préparer et à vous la lire tout simplement. De cette manière, tout en restant dans son ermitage, il aurait été présent au milieu de vous. Mais il me fit savoir que sa conférence n'était pas faite.

Il me parut alors que le meilleur parti à prendre, dans de telles conjonctures, serait de vous parler de lui et de quelques-unes de ses idées. Malheureusement, un Recteur d'Université, en cette période de fin d'année, est un homme fort occupé ; bien incapable, en tout cas, d'entreprendre une étude fouillée et nuancée, sur une œuvre aussi vaste et aussi importante que celle de l'abbé Groulx. Sans doute, j'ai lu tous ses livres lors de leur parution ; mais ses livres s'échelonnent sur une période de plus de trente années ; et le souvenir que j'en ai gardé n'a pas la précision qui serait nécessaire à un travail vraiment sérieux. C'est donc une esquisse, et rien qu'une esquisse que je puis vous tracer.

* * * *

Lionel-Adolphe Groulx est né à Vaudreuil, aux chenaux, en 1878, d'une famille de cultivateurs. Ses ancêtres vinrent de France au XVII^e siècle. L'un d'entre eux, Jean Grou, a donné son nom à une *coulée* de l'île de Montréal, où se livra jadis une bataille avec les Indiens. Lionel fit son cours classique au Collège de Sainte-Thérèse et ses études de théologie au Grand Séminaire de Montréal. Il fut ordonné prêtre à Valleyfield en 1903 ; y enseigna les lettres une année ; puis se rendit à Rome en 1904 ; y prit ses doctorats en philosophie et en théologie ; étudia quelques mois à l'Université de Fribourg en Suisse, et rentra au pays en 1909. De cette date à 1915, il professe à Valleyfield la rhétorique et l'histoire. Sa réputation de professeur d'histoire atteignit bientôt la métropole, et dès 1915, il se voyait chargé de la chaire d'histoire du Canada à l'Université de Montréal. Il y a donc 23 ans qu'il occupe ce poste avec une autorité qui s'affirme toujours davantage.

L'abbé Groulx est un homme de taille moyenne, plutôt petite. Il est maigre et nerveux. Il marche la tête haute et le talon solide. Je le reconnais de loin à son allure et à son balancement. Ses cheveux coupés en brosse, ses yeux vifs derrière ses lunettes, sa figure ronde lui composent une physionomie nette qu'on n'oublie pas. Sa voix est claire, mais s'assourdit aux chutes de phrase, dans les leçons et les conférences. Dans les discours en plein air, elle est claironnante et commande l'applaudissement. Orateur, historien, écrivain, prêtre, il est tout cela excellent. Et ne vous étonnez pas si la jeunesse se tourne vers lui et l'acclame.

Vous, qui ne connaissez pas l'abbé Groulx, ou plutôt qui le connaissez par les rumeurs fantastiques que l'on fait circuler autour de son nom, ou par les citations tronquées que certains de vos journaux montent en épingle, vous le prenez peut-être pour une jeune tête-chaude, un émeutier, un révolutionnaire, un homme dangereux. Or, l'abbé Groulx a 60 ans, cette année; c'est un homme de raison qui cherche une règle de vie dans l'histoire; un homme d'ordre et de tradition; une âme fière et haute. Je défie qui que ce soit d'en faire un autre portrait, à travers ses livres, ses discours et son enseignement.

Est-ce à dire que même parmi les Canadiens français, tout le monde l'admire sans restriction? Nous ne serions pas de descendance française si nous étions unanimes. . . . Jugez-en.

M. Groulx a été toute sa vie un éducateur. Son premier livre, *Croisade d'adolescents*, s'adresse à la jeunesse. Dès ce temps déjà lointain, 1912, elle l'aime et l'admire: elle lui est restée fidèle. Cependant, quand les journaux rapportent, à grand renfort de caractères gras, que les jeunes de Montréal ou de Québec ont proclamé l'abbé Groulx *chef de parti* et expriment le désir de le voir siéger au Parlement il ne faut pas prendre ces nouvelles à sensation au pied de la lettre. L'abbé Groulx est le premier à en rire, et s'il ne proteste pas en public, c'est qu'il ne prend pas au sérieux de pareilles propositions. Qu'on ne croie pas surtout qu'il les ait inspirées: on se tromperait lourdement.

L'abbé Groulx, avons-nous dit, est né sur la terre. La terre, il la connaît et l'aime. Il aime aussi les gens de la campagne. Il a publié en 1916, les *Rapallages* et, en 1922, *Chez nos ancêtres*: on en a fait des livres de récompense. Tout lecteur non prévenu y trouvera des descriptions précises, des récits émouvants de la vie canadienne. Mais les adversaires de la littérature du terroir les ont pris comme cibles, et ne cessent de s'en moquer. Ils n'ont pas réussi à les diminuer et tout le monde les lit et les goûte.

Il était fatal que ses dons de narrateur, d'observateur, et d'imaginatif, poussassent l'abbé Groulx à écrire des romans. Il nous donna, sous le pseudonyme d'Aloné de Lestres¹ *L'Appel de la race* et *Au Cap Blomidon*, deux romans à thèse dont l'un tourne autour du Règlement XVII et l'autre autour du Grand dérangement. Bien des gens, à tort ou à raison, abhorrent le roman à thèse. N'empêche que 10,000 exemplaires de *L'Appel de la race* se vendirent la première année, ce qui est un record chez nous. On peut ne pas l'aimer, juger la trame invraisemblable et le héros inhumain, il faut l'avoir lu, à cause des idées qu'il remue et de la langue dans laquelle il est écrit. *Au Cap Blomidon* a eu un moindre succès: cependant ses qualités de style et de poésie ne sont pas inférieures. Mais, il est évident, Messieurs les Anglais, que ces deux livres ne sauraient vous plaire: ils n'ont pas été composés pour vous.

L'historien est encore plus discuté, comme il convient, son œuvre ayant une portée beaucoup plus grande. On peut écrire l'histoire sur la foi des documents publics, et l'on a, alors, une histoire officielle. On peut écrire, en éclairant les documents publics par les notes secrètes et les instructions verbales, conservées dans les correspondances ou les mémoires. C'est la manière de l'abbé Groulx.

¹Un des compagnons de Dollard des Ormeaux.

Concevoir la tâche de l'historien comme celle d'un narrateur impassible qui se contente de relater froidement les faits sans les juger, c'est froid et incomplet. L'abbé Groulx croit à l'impartialité, mais non à l'impassibilité en histoire. Les faits,—actes et paroles,—il les juge, les condamnant ou les louant selon le cas. D'où une certaine divergence d'opinion chez les critiques, à son sujet. Henri d'Arles² dit de lui: ". . . il est l'historien le plus complet et le plus sûr de notre génération, l'un des meilleurs—sinon le meilleur—que nous ayons eus". Olivar Asselin³ précise: "La qualité maîtresse de l'œuvre historique de l'abbé Groulx est la *vie*. Pareil don d'évocation ne s'est pas rencontré chez aucun de ses devanciers. Il sait voir et il sait rendre. . . . Je salue en lui un maître de la recherche historique, un maître du style, un maître de la vie spirituelle, un maître de réflexion et d'énergies patriotiques."

De son côté, Mgr Camille Roy, après avoir énuméré les cours d'histoire publiés par l'abbé Groulx jusqu'en 1930, c'est-à-dire: *Nos Luites constitutionnelles* (1916), *La Confédération canadienne* (1918), *La Naissance d'une race* (1919), *Lendemain de Conquête* (1920), *Vers l'émancipation* (1921), juge ainsi cette copieuse production.

Notre histoire a besoin d'être refaite sur bien des points restés trop inconnus de nos anciens historiens. Cependant, certaines conclusions proposées par l'abbé Groulx ont été diversement appréciées. L'historien fait volontiers le procès de la politique britannique ou anglaise au Canada, et s'applique à en montrer l'arbitraire ou l'injustice, surtout au cours des cent ans qui suivirent la Conquête. Assurément, la matière ne manque pas pour l'historien qui se place à ce point de vue. Mais ce point de vue lui-même, combiné chez M. Groulx avec un très vif sentiment national, apparaît souvent comme une thèse systématique où cherche à se satisfaire le patriotisme, et où la méthode objective ou scientifique ne trouve pas toujours son compte. L'historien semble trop s'interposer avec sa thèse éloquente et sa phrase militante, entre le document et le lecteur.

Mgr Roy signerait-il encore ces graves restrictions après la publication des deux gros volumes de l'abbé Groulx sur *l'Enseignement français au Canada*⁴ et du volume sur *La Découverte du Canada*? Il y mettrait sans doute une sourdine. En tout cas, l'an dernier, lorsque au cours du Deuxième Congrès de la Langue et de l'Esprit français, il décernait un doctorat ès lettres à l'abbé Groulx, l'éloge qu'il fit de lui fut une consécration acclamée par un tonnerre d'applaudissements.

Je touche maintenant à l'aspect de la carrière de l'abbé Groulx qui est le plus discuté; l'aspect qui vous a alertés, Messieurs, et qui a excité votre curiosité. M. Groulx ne se contente pas d'enseigner entre les quatre murs d'une salle de cours: c'est un animateur, un entraîneur d'âmes; il aime l'action. C'est pourquoi il a été pendant plusieurs années le directeur de la très vivante revue *l'Action française*, fondée en 1917, et en ces derniers temps, collaborateur actif à *l'Action nationale*, qui a succédé à la première revue. Il a publié en 1927, *Dix ans d'Action française*; en 1924 et 1936,

²Cf. *Nos Historiens*.

³Cf. *L'Œuvre de l'abbé Groulx*.

⁴Un autre volume sur le même sujet paru en France contient les cours prononcés à la Sorbonne de Paris par M. Groulx, en 1931.

deux recueils d'articles : *Notre Maître le passé* ; et tout récemment : *Orientations* en 1935 et *Directives* en 1937. Il eut été dommage, en effet, que les discours, les conférences, et les articles que M. Groulx a semés aux quatre coins de l'horizon, dans l'Ontario et en Nouvelle-Angleterre, à Chicoutimi, à Québec, et à Montréal fussent devenus introuvables : car tout cela regorge de doctrine, de mots d'ordre, de vues profondes sur le passé et sur l'avenir, de pages enflammées, de morceaux à l'emporte-pièce.

Cette magnifique campagne d'idées n'a pas été sans heurter beaucoup d'esprits, non seulement chez vous, Messieurs les Anglais, mais aussi chez nous, chez nos hommes politiques en particulier. M. Groulx, emporté par la fougue de sa conviction, ne se préoccupe pas de ménager les susceptibilités de ceux qui ne pensent pas comme lui. S'il lui arrive d'être sévère pour les Canadiens anglais, il l'est encore plus pour les Canadiens français. Il pratique à la lettre le conseil : "Qui bene amat, bene castigat." C'est parce qu'il nous a fouettés que nous avons parfois régimé.

Si je ne le savais si bien documenté, si plein de confiance dans l'avenir, et si imbu des qualités de sa race, je l'accuserais de pessimisme et d'injustice. D'autres l'ont fait, sans doute parce qu'ils ne l'ont pas lu assez attentivement, ou parce qu'ils ont suppléé, de leur crû, à ce qu'il n'avait pas dit. Lorsque M. Groulx exhorte les jeunes à reprendre possession de leur province, à rattraper l'importance économique qu'ils possédaient naguère, il ne les pousse pas à faire le siège de la banque de Montréal ou de la banque Royale : il les supplie d'épargner, de travailler, d'acquérir la compétence, de se faire une âme de chef. Quand il fait le procès de la Confédération, il use de son droit de critique et d'historien. Au surplus, qui donc admire sans restriction la Confédération ? Que recueille donc en ce moment la commission Rowell ?—Et pour en venir au principal grief que l'on fait à l'abbé Groulx : en quoi consiste son séparatisme, dont on s'inquiète, paraît-il, jusqu'à Londres. Si je ne me trompe, le séparatisme, n'est, dans son esprit, qu'une *hypothèse*. Sans croire la Confédération un organisme sans défaut, il sait que nous l'avons faite, nous Canadiens français, aussi bien que vous, Canadiens anglais ; et il professe qu'elle peut encore nous régir à condition que vous ayez assez de justice et de *fair play* pour nous accorder nos droits, et que nous ayons le courage de vous les réclamer. Je vous connais assez, Messieurs, pour savoir qu'une telle attitude ne peut pas vous déplaire.

D'ailleurs, ces idées que l'abbé Groulx développe avec un talent hors ligne et appuie sur un fondement historique difficile à ébranler, il n'est pas le seul à les exprimer. Qu'il ait agi plus qu'aucun autre sur la jeunesse et l'ait orientée vers un patriotisme plus raisonné et une plus grande indépendance des partis politiques, cela est indiscutable. Mais nous, ses contemporains, sur bien des points,—je ne dis pas sur tous,—nous pensons comme lui. Votre humble serviteur ne l'a pas attendu pour avoir ses idées sur les hommes et les choses du Canada. Il ne les a pas jugés avec la même virulence—affaire de tempérament. Mais sur combien de points, il se rencontre avec l'abbé Groulx !

Lui, aussi, remonte à des Français, venus du Perche et des Deux-Sèvres, au milieu du XVIIe siècle. Les eaux glacées du bas Saint-Laurent furent leur premier domaine ; puis ils se replièrent vers les terres, dans la direction du Richelieu. Et là, naquit un jeune Sorelois, qui entendit très tôt parler anglais autour de lui et apprit que sa ville natale avait jadis porté

le nom de William-Henry. Bientôt établi à Montréal, on lui enseigna la merveilleuse histoire de sa nouvelle ville. La Providence le fit entrer dans la famille religieuse qui avait veillé sur le berceau de Ville-Marie. Et cet ensemble d'événements fit de lui le moins *colonial* des hommes, le plus indépendant des Canadiens, pour qui, il n'est pas d'autre patrie que le Canada. Quand le statut de Westminster fut signé, il lui sourit comme à une vieille connaissance, car, depuis toujours, il avait vécu dans son esprit, avant la lettre, ne s'étant jamais senti avec l'Angleterre qu'un seul lien : le Roi.

Et c'est pour cela qu'il ne s'est jamais laissé entraîner par la fantasmagorie de l'impérialisme. Que voulez-vous que dise l'impérialisme à un Canadien-français? Il n'en méconnaît pas la grandeur . . . et les bienfaits. Il sait qu'un homme d'affaires peut y trouver son intérêt. Mais le seul impérialisme auquel il soit sensible, c'est celui qu'avaient fondé ses pères, avant la Cession, lorsqu'ils plantaient des croix avec les armes de France, tout le long du Saint-Laurent et du Mississippi, jusqu'à la Louisiane, jusqu'au Texas, et vers l'ouest et vers le nord, jusqu'aux contreforts des Rocheuses et jusqu'à la mer d'Hudson.

Se sachant de la même race que ces hommes-là, que ces intrépides fondateurs, que ces colons tenaces, libres et sans peur ; parlant leur langue et partageant leur foi, pas un instant il songea que quelqu'un, sur ce continent, pût lui être supérieur, à lui, leur fils. *L'inferiority complex*, mot nouveau, chose nouvelle, lui a toujours paru une maladie stupide. La culture française et catholique qui est la sienne, ne le cède en rien à la culture anglaise et protestante. Si celle-ci l'intéresse,—car elle a ses beaux côtés,—s'il lui emprunte certains traits qui lui plaisent, il n'a aucune raison de l'adopter en bloc. Bien au contraire, il est convaincu qu'il doit de plus en plus s'attacher à la sienne propre, la perfectionner en lui le plus possible, pour la faire rayonner par toute l'Amérique, où il est, en tant d'endroits, chez lui, par le droit de premier occupant.

Cela étant dit, qu'une certaine incompatibilité subsiste entre Français et Anglais d'Amérique, comme entre Anglais et Français d'Europe, cela n'est que trop évident. Il faut en sourire. L'Anglais aime à dominer et cherche partout le confort ; le Français, celui d'Amérique, ne demande qu'à vivre tranquille chez lui et se passe facilement de la richesse. De là, chez le premier, un certain dédain pour le second trop vite satisfait matériellement à son gré ; et chez le second un certain agacement devant les airs de supériorité que se donne le premier. Encore une fois le Canadien français n'a pas d'autre ambition que de vivre libre sur le territoire qu'habitent ses pères depuis plus de 300 ans et d'y faire respecter les droits que ceux-ci lui ont acquis. La désormais célèbre Commission, dont je parlais il y a un instant, en a recueilli le témoignage, au cours de son périlleux voyage.

Que de nouveaux débarqués d'Europe ne nous comprennent pas, rien d'étonnant : ils sont férus parfois d'idées métropolitaines, démodées et hors d'usage. Mais que des journalistes, nés en ce pays, en soient encore à prendre des allures de croque-mitaines avec les Canadiens français : cela est grotesque et lamentable.

Prenons un exemple. Parce que les Canadiens français, guidés par l'antique philosophie catholique, ne reconnaissent pas les mêmes droits à l'erreur et à la vérité, et se défendent par des mesures et des règlements

contre l'invasion d'idées dangereuses, on les accuse d'obscurantisme, de tyrannie, et de fascisme. Ils rejettent chacune de ces accusations et les estiment risibles. Le Canadien français, un tyran! Personne n'y croit. Fasciste! depuis quand? Oh! il se peut que parmi le million et demi de l'agglomération montréalaise, il y ait quelques centaines de chemises noires, comme il y a, à Toronto, quelques milliers de chemises rouges,—mais cela n'autorise personne à nous prétendre tous enrôlés sous les faisceaux.

Quant à l'obscurantisme des Canadiens français, tout en admettant qu'ils n'ont pas la superstition de l'instruction, je déclare qu'il y a peu de peuples plus intelligents qu'ils ne le sont, plus pondérés, plus civilisés dans le sens chrétien du mot, et obéissant à des lois plus saines dans leur ensemble.

Il faut, pourtant, Messieurs, que nous arrivions à nous comprendre, et que nos deux groupes s'étudient mutuellement, avec sympathie, afin de vivre en harmonie. Et je sens que je ne saurais mieux terminer cette trop superficielle esquisse, qu'en vous citant une page de l'abbé Groulx, que je vous traduis pour que vous la goûtiez davantage :

To our compatriots of English extraction and culture, I would, in this instance, speak the following words which I deem are neither impertinent nor bold, still less unfair: "Here we are, two races, two cultures. Our destiny is to live side by side, collaborating to the common good of this province and country of ours. You *Anglophones* are proud of your blood, history and civilization. Your ambition is to serve Canada most efficiently by developing yourselves according to your cultural inateness. You want to be English to the core. It is your right and you have pride enough to take full advantage of it: there is no begging about it and I am certainly not going to blame you. On the other hand, our right is equal to yours in this respect, because we too are equally proud of our blood, history and culture. We too are keen on developing ourselves according to our cultural inateness: we want to be French to the core, not uniquely through selfish aims or *racique* pride, but to bring to our country, as you do yourselves, the modest contribution of our spiritual forces and because, just like yourselves again, we are convinced that such an ideal of life and such a will are a provocation or a challenge to none. *Honni soit qui mal y pense!*"